



Par passion des méditerranéennes, subtropicales et autres belles exotiques...

N° 12 – Octobre, novembre, décembre 2015

Revue de la
Société française
d'acclimatation
(association loi 1901)

Adresse

BP 16
17880 Les Portes-en-Ré

Composition du bureau

Président : Pierre Bianchi
Trésorier : Patrick
Bouraine
Secrétaire : Salomé
Simonovitch
Secrétaire adjoint :
Jean-Michel Dupuyoo

Mise en page :
David Flores Pietro

La rédaction de la revue reste
libre d'accepter ou de refuser
les manuscrits qui lui seront
proposés.

Les auteurs conservent la res-
ponsabilité entière des opi-
nions émises sous leur signa-
ture.

Sauf mention particulière, les
photos appartiennent aux
auteurs.

Photographie de couverture :
Stenocarpus sinuatus, dans le
jardin de Pierre Brun en Cor-
se.

Photographies ci-contre (de
haut en bas) : *Salvia regia* ;
« Du Fil à Retordre », parc de
Saleccia en Corse.

ISSN 2276-3783



Sommaire

PlantAExotica n° 12 - 2015



Editorial - Pierre Bianchi	3
La floraison remarquable de <i>Stenocarpus sinuatus</i> (Proteaceae) - Pierre Brun	4
Quelle stratégie de plantation des palmiers pour le Midi dans les années à venir ? - Pierre Bianchi	10
Traitement préventif contre <i>Paysandisia</i> : on avait le remède idéal sous la main et on ne le savait pas ! (publication simultanée dans <i>Le Palmier</i> , revue des Fous de Palmiers) - André Martin	16
Les sauges de Régine. Histoire d'une passion - Régine Dumont	19
Un peu d'histoire, avec un petit <i>h</i> bien sûr ! Kloz ar c'hoad - Cyril Page	23
AG Corse et voyage Sardaigne - première partie : Visite du parc de Saleccia, classé « jardin remarquable » Le jardin privé de Paule et Pierre Brun - Patricia Marc'Hic	28 29
Présentation des auteurs	32

Editorial

Chers lecteurs,

Comme nos vies, le sommaire de ce numéro aura des facettes colorées et agréables, et d'autres plus ternes, plus inconfortables, mais réalistes.

Le bijou de ce numéro brille de tous ses feux dès la couverture, si bien qu'il aurait pu être un emblème végétal australien, *Stenocarpus sinuatus*. « Tout est beau chez lui, y'a rien à jeter », on comprend l'impatience puis l'émerveillement que doit ressentir le jardinier à voir apparaître sa première floraison, éclatante, originale et sophistiquée, qui montre une fois de plus que le terme de Protéacée est vraiment bien choisi pour cette famille végétale. Pierre Brun, visiblement fasciné, l'a observée intimement et nous livre pas mal des secrets de cette plante et de sa culture. Attention, ne nous emballons pas pour envisager sa plantation, l'écrin pour la recevoir doit être un climat côtier très doux.

L'avenir des palmiers n'est pas radieux, ne nous voilons plus la face, armons-nous de courage et envisageons de nous adapter pour continuer de profiter de la présence de certains d'entre eux dans nos jardins. André Martin nous donne une piste pour l'avenir, celle d'un traitement préventif utilisant un produit peu toxique, d'utilisation rapide, et semblant donner satisfaction.

Les sauges ont bien des qualités ; comment et pourquoi en faire le thème principal de son jardin dans un contexte qui pourrait sembler, a priori, leur être peu favorable : Régine nous fait partager la naissance d'une passion.

L'histoire d'un jardin commence par l'observation de ses caractéristiques, si l'on souhaite les mettre au mieux à profit. C'est ce que Cyril nous dit tout d'abord ; dans un prochain numéro, il évoquera comment, à la pointe bretonne, il réussit ses plantes fétiches.

L'assemblée générale de notre association s'est accompagnée de belles visites ; commençons en Corse, sur la côte ouest, par le parc de Saleccia, qui démontre qu'avec de bonnes idées, on peut créer un beau jardin avec des plantes à la fois courantes et adaptées à son climat, puis par le jardin de Pierre Brun, où nous découvrirons les possibilités d'acclimatation très diverses, belles et surprenantes que permet la côte est de la Corse. Suite aux prochains numéros... Retenez dès à présent le troisième week-end de juin 2016, pour nous retrouver en Alsace.

Tournons-nous à présent vers l'avenir.

Merci de penser avant fin janvier au renouvellement de votre adhésion. Pour recevoir la version imprimée de 2016, il est indispensable, pour des raisons de routage, que l'option soit choisie avant la mi-février. Les cartes de membres seront envoyées avec le numéro 13 de *PlantÆxotica*.

Les fiches de plantes sont à l'étude. Merci de nous contacter pour offrir un peu d'aide.

Vous avez des plantes « chouchoutes » ? Vous les admirez régulièrement, en êtes fiers ? Dites-nous pourquoi dans un court article, avec quelques bonnes photos.

Nous envisageons un concours pour la plus belle photo de *Chamaerops humilis* in situ de Sardaigne : photos à publier sur le Forum, lauréate publiée dans un futur *PlantÆxotica*.

Toute l'équipe de rédaction vous souhaite de bonnes fêtes de fin d'année et vous adresse ses meilleurs vœux pour 2016.

La floraison remarquable de *Stenocarpus sinuatus* (Proteaceae¹)

Pierre Brun

Parmi les arbres rencontrés lors des visites de jardins, la famille des Protéacées est représentée le plus souvent par des genres tels que *Banksia*, *Grevillea*, *Hakea*, *Leucadendron*, *Leucospermum*, *Protea*, qui peuvent être assez familiers. Il est peu fréquent de rencontrer *Stenocarpus sinuatus*, alors que cet arbre magnifique mériterait d'être mieux représenté.



Dans notre jardin sur la côte orientale de Corse, un exemplaire de cette espèce a été planté, et nous avons pu en surveiller la croissance, puis admirer sa floraison spectaculaire, intrigante, somptueuse, de couleur rouge écarlate.

Cet article donne un aperçu des principales caractéristiques observées, ainsi que des différentes étapes de la floraison.

Présentation générale

Stenocarpus est un genre de trente espèces d'arbres ou arbustes de la famille des Protéacées, originaires principalement de Nouvelle-Calédonie, des forêts pluvieuses de l'Est et du Nord-Est de l'Australie, ainsi que de la Papouasie. Le nom de genre provient de la fructification (*carpus*) de certaines espèces ayant une forme étroite (*stenos*).

L'espèce la plus connue est *Stenocarpus sinuatus* (A.

Cunn.) Endl. 1848. En Australie, cet arbre appelé "roue de feu" se trouve utilisé dans les jardins et en plantation dans les avenues, et il est considéré comme l'un des plus beaux arbres à fleurs australiens. Malgré ses origines – la forêt pluvieuse tropicale –, il peut s'adapter à un grand nombre de situations, en particulier aux zones de climat méditerranéen.

Aspect général de l'arbre et culture

S. sinuatus est un arbre à feuillage persistant pouvant atteindre plus de 25 m de haut dans son habitat d'origine, mais il dépasse rarement 10 m en culture. Le port fastigié résulte du fait que les ramifications latérales sont dressées et peu inclinées par rapport au tronc. L'écorce, de couleur gris clair, à texture lisse à l'origine, devient quelque peu rugueuse, puis des crevasses apparaissent sur le tronc ou les rameaux dès qu'ils atteignent 8 cm de circonférence. Le bois de couleur



¹ Une version antérieure de cet article est parue dans le bulletin n° 69 de la Société des gens de jardins méditerranéens (2010).

claire est relativement cassant, mais se polit bien et peut être utilisé pour de petits meubles d'intérieur.

La croissance est lente, avec une poussée végétative au printemps, mais également à l'automne, pouvant se poursuivre assez tardivement, jusque vers la mi-novembre.

En Corse, pour un arbre de quinze ans, on note une hauteur totale de 6 m, avec une circonférence de 55 cm à la base du tronc. Près du sol, celui-ci se divise en trois axes verticaux ; le plus robuste mesure 33 cm de circonférence à 1,5 m de hauteur. Cet arbre a commencé à fleurir à la dixième année après plantation en terrain acide avec une bonne terre humifère.

La fertilisation est réalisée uniquement par apport de compost au pied de l'arbre. Le système racinaire des Protéacées est donné pour être sensible aux engrais phosphatés et aux champignons du sol, mais cet arbre ne manifeste aucun symptôme d'attaque alors qu'un avocatier situé à proximité dépérit à la suite d'attaques racinaires de *Phytophthora* sp.

En été, une irrigation est apportée occasionnellement, mais de façon conséquente, de manière à bien imbiber toute la surface explorée par les racines.

La multiplication est habituellement obtenue par graines ; les boutures sont parfois utilisées et les sujets âgés peuvent présenter des rejets de racines. Le système racinaire n'est pas agressif, d'où l'utilisation en ornement dans les rues ; l'arbre supporte bien des tailles sévères de la partie aérienne.

Le feuillage

Dans le genre *Stenocarpus*, deux critères concernant le feuillage permettent de caractériser cette espèce. Le limbe est ondulé sur les bords, d'où le nom de *S. sinuatus*, et le feuillage adulte se présente sous diverses formes, avec des feuilles simples lancéolées ou irrégulièrement lobées. Les feuilles sont persistantes, coriaces, vert brillant sur le dessus et plus terne à l'envers, de 20 à 40 cm de long pour 30 cm de large, avec un court pédoncule. Ces feuilles sont fermement attachées sur les rameaux et il faut insister pour les en détacher.



Le limbe peut présenter jusqu'à 6 profondes divisions, soit 7 lobes bien individualisés (feuilles pennatilobées). Les nervures, de couleur jaunâtre, se détachent bien sur le limbe vert sombre de la face supérieure et sont fortement saillantes à la face inférieure.

En période de croissance, le très jeune feuillage de couleur vert tendre montre des pointes rougeâtres, puis devient entièrement vert foncé. Sur les rameaux, les feuilles sont disposées en spirale, avec des arrêts de végétation marqués et des feuilles très rapprochées entre elles.

Les feuilles âgées prennent une couleur jaune orangé à l'automne puis brunissent, deviennent rigides, avant de se détacher en laissant une trace d'insertion nettement visible sur le rameau. Lors de la chute, un certain nombre de feuilles sèches restent encastrées fort longtemps dans le feuillage vert, et celles tombées au sol vont se décomposer très lentement en plusieurs mois.

Dans sa zone d'origine, le feuillage sert de nourriture à de nombreux animaux, dont les marsupiaux arboricoles. En Corse, *Metcalfa pruinosa*, la cicadelle pruineuse, est le seul ravageur rencontré occasionnellement sur cet arbre.

Le feuillage présente un intérêt esthétique évident par ses forme, couleur, brillance, et une très bonne tenue en vase, ce qui a amené les producteurs australiens à sélectionner deux

cultivars, *Stenocarpus* 'Forest Lace' ® et *Stenocarpus* 'Forest Gem' ®, utilisés pour le feuillage coupé à usage local ou pour l'export.

Les fleurs

En début d'été, une observation minutieuse du tronc ou des rameaux âgés révèle de très jeunes pousses veloutées, rouges, avec plusieurs bourgeonnements terminaux prenant naissance directement sur le bois (cauliflorie) ou à l'aisselle d'anciennes cicatrices foliaires.

Il s'agit de départs de rameaux florifères qui s'allongent, deviennent verts puis présentent de courtes ramifications terminées par un renflement en forme de disque bombé. Ces jeunes rameaux peuvent être très simples, courts, sans feuilles, avec une ou deux ramifications, ou bien plus longs, avec de jeunes feuilles, et une dizaine de ramifications.



Sur le disque terminal bombé, on distingue rapidement 10 à 20 divisions, terminées par un renflement et disposées comme les rayons d'une roue, représentant les pédicelles des futures fleurs.

A ce stade, l'ensemble du disque terminal est perpendiculaire à la ramification porteuse, puis celle-ci s'allonge et l'extrémité se recourbe nettement vers le bas. La croissance ultérieure des pièces florales portées par le disque se poursuivra vers le haut, formant une sorte de coupe évasée. La réunion des fleurs autour du disque floral est une ombelle ; le rameau florifère portant plusieurs ramifications terminées par une ombelle est une conflorescence.

Pour chaque fleur, la corolle se présente sous la forme d'un tube vert constitué de 4 tépales soudés terminé par un renflement marqué portant sur la face interne de chacun des tépales



une anthère sans filament porteur (anthères adnées). A l'intérieur du tube floral se trouve la partie femelle de la fleur, avec un pédicelle portant l'ovaire surmonté d'un style allongé et du stigmate logé dans le renflement terminal. Cette jeune fleur s'allonge jusqu'à 3 à 5 cm, avec rougissement progressif, le renflement terminal restant toujours vert.

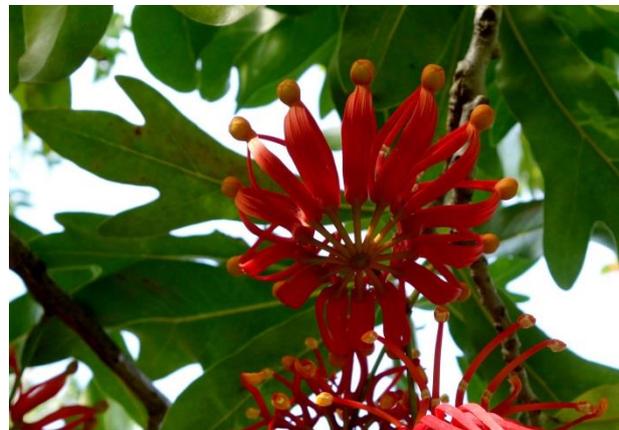


La croissance rapide des organes femelles à l'intérieur du tube floral fermé induit une flexion marquée du style qui provoque une déchirure longitudinale des tépales. Cette ouverture permet de découvrir les pièces femelles, de couleur jaune vif, avec pédicelle, ovaire en forme d'anneau blanchâtre et style coudé dont l'extrémité reste toujours enchâssée dans le renflement terminal des tépales.

Rapidement, l'ensemble devient rouge écarlate et, vu de dessous, la dénomination de « roue de feu » prend toute sa signification, chacun des « rayons » portant une fleur rouge vif terminée par un « pompon » arrondi.



Dans le bouton terminal, avant ouverture complète de la fleur, les étamines s'ouvrent et le pollen est libéré sur l'extrémité aplatie du pistil, appelé présentoir à pollen. Une autofécondation ne peut pas intervenir car le stigmate de la fleur est encore non réceptif et, de plus, la partie supérieure du présentoir est recouverte de cellules spécialisées contenant des polyphénols prévenant tout contact du pollen avec le stigmate.



S. sinuatus est une espèce protandre car la phase mâle intervient en premier.

Lors de l'ouverture des pétales (anthèse), le bouton terminal s'ouvre et les tépales s'individualisent, leur extrémité en forme de cuillère portant la trace des anthères jaunes vidées de leur pollen. L'extrémité du pistil libérée, le présentoir offre alors le pollen aux pollinisateurs sur une partie femelle de la fleur, et donc assure dans ces conditions le rôle normalement dévolu aux organes mâles. Après quelques jours, la masse pollinique se dessèche et tombe, et le stigmate reprend sa



fonction femelle en devenant réceptif pour une pollinisation croisée. Au moment de la pleine floraison, chaque pièce florale présente une couleur rouge vif, avec une pointe jaune au bout.

Une ombelle vue de côté associe deux ensembles composés par les différentes pièces de chaque fleur et séparés par une ligne brillante. En partie supérieure, deux couronnes concentriques sont formées par un tépale en position verticale puis par l'ovaire surmonté du style recourbé vers l'extérieur, le tout prenant une allure de « chapeau du fou du roi » avec des grelots jaunes. A la base de chaque ovaire sur la couronne externe, une rangée de grosses gouttes brillantes de nectar fait penser à un collier de perles. La partie basse constituée par les trois tépales extérieurs de chaque fleur forme également une couronne, mais en position inversée.



En Corse, le nectar de *S. sinuatus* possède un goût sucré très aromatique, extrêmement agréable. Nous n'avons pas observé d'abeille, sphinx ou fourmi venant chercher du nectar dans les fleurs ouvertes ou sur les gouttes ayant chuté sur les feuilles. En Australie, les peuplades aborigènes préparaient une boisson fermentée avec ce nectar. A noter que les fleurs ne dégagent aucun parfum.

Depuis le début de la pleine floraison, à partir du mois d'août, puis en septembre, octobre, les grappes de fleurs rouge vif se détachent très bien à l'intérieur de la couronne du feuillage, surtout en partie haute de l'arbre.

L'ensemble des pièces florales rouge écarlate à pointes jaunes crée un effet spectaculaire, avec une profusion d'éléments floraux enchevêtrés, plusieurs "roues" se trouvant portées par le rameau florifère, et il devient difficile de repérer les composants de chacune des fleurs. En effet, lors du stade de la pleine floraison, chaque fleur déploie 5 éléments (pistil et tépales), soit de 60 à 100 éléments par ombelle, *i.e.* 200 à 800 pièces florales pour une conflorescence, laquelle prend, mise en valeur par le feuillage, l'aspect d'une très grosse masse incandescente.



En fin de floraison, les tépales chutent ; l'ombelle conserve les pièces florales femelles fortement colorées en rouge qui restent bien visible dans l'arbre jusqu'en décembre ou janvier. Ensuite, les couleurs disparaissent, le style se dessèche puis tombe ; l'aspect de structure en fil de fer sera conservé durant tout l'hiver et le printemps suivant.



La fructification

A partir du mois de mai, chaque ovaire recommence à croître et se transforme en un carpophore de 5 à 10 cm lignifié, qui s'ouvrira en été par une fente latérale en présentant deux rangées de 6 graines ailées adaptées à la dispersion par le vent. Ceci représente un stock de plusieurs centaines de graines pour chaque rameau floral. L'observation de très nombreuses graines sur plusieurs années n'a pas permis de trouver de graines viables dans les conditions de la Corse pour un arbre isolé âgé de quinze ans. Les carpophores lignifiés vides restent présents sur l'arbre pendant de longs mois avant de chuter, mais l'ancien rameau floral persistera plusieurs années.

La résistance au froid

L'arbre résiste à des températures occasionnelles de - 3° à - 4 °C, et de brèves gelées ou de faibles chutes de neige n'endommagent pas le feuillage.

*

Stenocarpus sinuatus est un arbre exceptionnel : feuillage vernissé de forme inhabituelle qui capte bien la lumière, floraison à la fois somptueuse par son coloris et une imbrication de pièces florales éveillant la curiosité, où il est difficile d'individualiser chaque fleur. Dans l'arbre, chaque groupe floral devient un feu d'artifice rouge et jaune, et la contemplation de ce spectacle offre une belle récompense après l'attente de la première mise à fleur.



Bibliographie

L. H. Bailey, *The Standard Cyclopaedia of Horticulture*, Mac Millan Company, New York, 1950.

D. J. Mabberley, *The Plant-Book*, Cambridge University Press, 1997.

L. Merran, *The Proteaceous Pistil: Morphological and Anatomical Aspects of the Pollen Presenter and Style of Eight Species Across Five Genera*, *Annals of Botany* 83:385-399, 1999.

J. Srhoj, *Native cut foliage production using proteaceae species*, *Acta Hort. (ISHS)* 716:89-94, 2006.

H. T. Clifford & M. E. Dettmann, *Wing structure in seeds of Strangea Meisn. and Stenocarpus R. Br. (Proteaceae)*, *Austrobaileya*, 7/1:165-170, publié par le Queensland Herbarium, 2005. <http://www.publish.csiro.au/paper/BT97038.htm>

Australian Tropical Rainforest Plants. <https://www.anbg.gov.au/cpbr/cd-keys/rfk/>

D. B. Foreman, *Flora of Australia Online*, *Stenocarpus*.

<http://www.anbg.gov.au/abrs/online-resources/flora/stddisplay.xsql?pnid=45122>

Australian Native Plants Society, *Stenocarpus sinuatus*. <http://anpsa.org.au/s-sin.html>

Réflexions sur l'acclimatation

Quelle stratégie de plantation des palmiers pour le Midi dans les années à venir¹ ? Faut-il encore planter des palmiers ? Lesquels ?

Pierre Bianchi, ancien président des Fous de Palmiers

Jusqu'aux années 1995-2000, la plantation de palmiers permettait de donner facilement un faciès exotique à un jardin, avec des plantes belles à longueur d'année, durables, à l'entretien limité.

Depuis une quinzaine d'années la diffusion d'insectes exotiques, redoutables prédateurs des palmiers, a changé considérablement ces données. Il semble logique de devoir s'y adapter.

L'écriture et la publication de cet article, laissé plus de trois ans sous forme d'ébauche, est déclenchée par l'aggravation soudaine de la situation depuis deux ans. Dans le Midi méditerranéen, la larve du papillon *Paysandisia archon* a fait presque complètement disparaître les *Trachycarpus* des jardins (voir photo à Agde, p. 14), maintenant c'est au tour du charançon rouge, *Rhynchophorus ferrugineus*, d'éliminer rapidement les phoenix des Canaries avant, lui aussi, de s'attaquer aux autres espèces de palmiers et de les décimer à leur tour.

Cours Palmarole, autrefois belle promenade à Perpignan.

Des troncs sans palmes et des silhouettes de palmiers desséchés se dressent dans la plupart des villes et villages du Midi¹.

Il est évident que la situation n'est pas contrôlée.

La disparition du palmier des jardins est en train de se produire.

L'expérience que j'ai vécue à Perpignan en 2013 vous donnera une idée de la rapidité à laquelle l'ossature d'un jardin

à base de palmiers peut être remise en cause. Il y a deux ans et demi, un ami du Roussillon, Thierry, me demande mon avis concernant l'état sanitaire du phoenix d'un jardin particulier avant sa restructuration.



¹ Pour la mise à jour (11 novembre 2015) de cet article, je viens de faire le tour de places et rues de Perpignan où la présence de phoenix des Canaries était assez importante pour être un symbole végétal de la ville aux huit cents phoenix municipaux. Voici trois exemples montrant l'importance de l'hécatombe. Le rond-point McDo montré sur la page suivante comportait six *Phoenix canariensis*, dont les trois palmiers morts ou mourants de la photo ; il vient d'être nettoyé : il n'en reste plus aucun.

Au niveau du magnifique double alignement de phoenix du cours Palmarole (photo ci-dessus), un palmier sur quatre est mort et, plus grave, presque aucun des palmiers « assainis » n'a pu survivre.

L'avenue de la Côte-Vermeille, son double alignement de palmiers sur 200 m de long, jusqu'ici intacte, comporte plusieurs palmiers morts (voir photo page 12), et le mal est en train de se diffuser d'une extrémité à l'autre, les palmiers tués restant en place.



Je constate que, dans ce jardin, deux *Trachycarpus* ont été tués par *Paysandisia* et que ce palmier résiduel, un superbe *Phoenix canariensis* avec 5 m de stipe déclaré sain par un élagueur, montre pourtant un début d'attaque par larves de papillon *Paysandisia*, visible sous la forme de deux ou trois palmes cassées et d'une palme au « toupet sec ».

Rond-point McDo à Perpignan, attaques allant jusqu'à leur terme : tronc vidé de sa substance et s'effondrant.

Début septembre 2013, l'état du phoenix n'a guère changé (photo fin août 2013 du Phoenix au milieu des travaux), et nous envisageons donc de le traiter contre *Paysandisia* dès l'automne venu, après la fin des travaux de maçonnerie et celle des pontes du papillon. Vers le 10 octobre, soit à peine plus d'un mois après ce constat, mon ami affolé me demande de revoir son palmier, dont les palmes se sont affaissées et qui semble avoir perdu ses palmes centrales. Dans les abords du jardin, à 250 m à vol d'insecte, on peut voir qu'un *Phoenix canariensis* à la couronne plate et des-

séchée finit de mourir après une attaque de charançon rouge. Le palmier de Thierry a presque le même aspect : couronne des palmes anciennes plate mais encore verte, pas de feuilles récentes et bouquet terminal réduit à quelques petites palmes rabougries et déviées latéralement (photo non faite hélas). Une attaque foudroyante du charançon ! Pourra-t-on le sauver ? En déployant quelle énergie, et à quel coût ? Résistera-t-il à une prochaine attaque ?

Fin août 2013, phoenix au milieu des travaux du cloître, à Perpignan.

Le bilan fait à 5 m en haut d'une échelle, quinze jours plus tard à cause des travaux empêchant de s'approcher du phoenix, montre que toute la partie centrale du sommet du palmier a fini d'être détruite et fermente à forte température ; des larves et adultes de charançon rouge signent la cause de la mort



de ce palmier. La plante principale du jardin, la seule que nous avons réussi à protéger des maçons, vient d'être détruite par de redoutables bestioles en quelques mois. Le palmier est abattu. Le palmier peut donc devenir une plante anxigène : combien de temps les insectes vont-ils respecter mes palmiers ? Une plante coûteuse à maintenir pour une durée indéfinie¹, les conditions propices à la culture de la plupart des palmiers étant également celles appréciées par ces prédateurs ; chaque année une attaque est possible, la surveillance en zone contaminée doit se poursuivre semaine après semaine, mois après mois, année après année, toute anomalie de pousse du palmier pouvant être interprétée comme un début d'attaque par un insecte et nécessiter un traitement rapidement mis en œuvre.

¹ Plusieurs particuliers m'ont signalé avoir dépensé en vain, d'abord des milliers d'euros pour faire protéger leurs majestueux phoenix par des entreprises spécialisées, puis plus de 1 000 euros pour faire évacuer leurs cadavres. Ils ne recommenceront plus et ne planteront plus aucun palmier.

Les particuliers ou les communes se donnant les moyens de combattre avec pugnacité ces insectes pour tenter de conserver leur patrimoine de palmiers sont rares. L'épidémie s'étend toujours plus.



Avenue de la Côte-Vermeille à Perpignan. Début d'attaque par charançon rouge en 2015.

Beaucoup de municipalités du Midi contaminées par les prédateurs des palmiers ont baissé les bras dès qu'elles ont su la cause de la mort des palmiers : elles laissent disparaître leur patrimoine de palmiers à petit feu (parfois en faisant croire aux administrés qu'il n'y a rien à faire),

ou entreprennent, pour diverses raisons ou sous divers prétextes, des traitements peu efficaces, sans conviction, sans persévérance. Elles refusent d'envisager toute nouvelle plantation de palmier, se contentant de tronçonner tardivement et discrètement les palmiers morts. Cette position révolte au départ tout amateur de ces belles plantes. Mais si ces communes avaient en partie raison ?

C'est sans doute une question qui s'est imposée à moi inconsciemment.

Je tiens régulièrement un carnet de plantation : jusqu'en 2010, chaque année voyait mon jardin s'enrichir de la plantation de plusieurs nouveaux palmiers. Par contre, à partir de 2011, si j'ai effectué des plantations diverses, je n'ai enregistré aucun nouveau palmier ; pourtant, ma collection pourrait s'enrichir de plusieurs espèces peu courantes que je garde en pot. Mon inconscient a bloqué leur plantation : « chat échaudé craint l'eau froide » en est sans doute la raison. Je consacre en effet, depuis plus de cinq ans, d'assez nombreuses séances de plusieurs heures à traiter mes multiples palmiers pendant la saison froide, ou l'été si des signes d'attaques apparaissent. Les plus grands palmiers, ceux dont je commençais à être fier, deviennent les plus détestés, car il faut grimper bien haut sur une échelle pour les empêcher de mourir. Cela m'a amené à me poser la question : faut-il encore planter des palmiers ? Quelle attitude paraît raisonnable pour les futures plantations ?



Phoenix morts au Palmarium, en plein centre de Perpignan.

Dans la plupart des régions aptes à recevoir des palmiers, on enregistre des attaques de prédateurs importés. En Europe du Sud, et en particulier dans le Languedoc-Roussillon, les espèces les plus sensibles à *Paysandisia* sont en train de disparaître et les autres sont sérieusement attaquées. Les attaques de charançons rouges deviennent nombreuses. Les conseils ou aides des pouvoirs publics sont quasi inexistantes. Une lettre informatique sur le charançon rouge se contente chaque fois d'allonger la liste des communes contaminées par quelques-

unes de plus, et d'indiquer les coûteuses mesures contrôlées d'élimination des palmiers morts. Si bien que si l'on veut garder ses palmiers vivants – mais, malheureusement, pas aussi décoratifs qu'ils ne l'étaient autrefois, du fait des tailles nécessaires au traitement, ou des traitements eux-mêmes (glu) –, il devient nécessaire de traiter chaque année. Cela a un coût écologique, même si ces traitements sont faits dans les meilleures conditions, un coût pécuniaire, surtout si on doit faire intervenir des professionnels, ou en temps passé si on le fait soi-même. Pour les grands palmiers nécessitant l'usage d'échelles s'ajoute le risque de tomber, de se blesser avec les épines. Et chaque année, un, et souvent plusieurs, traitements seront nécessaires, sous peine de perdre ses plantes. D'un symbole d'exotisme, d'une merveilleuse plante d'ornement, nécessitant peu d'interventions, le palmier devient un végétal moins décoratif que l'on est susceptible de perdre chaque année, malgré un entretien fastidieux. Ceci aide à comprendre la lassitude des communes ou des particuliers baissant les bras¹, perdant leur patrimoine de palmiers et déterminés à ne plus en planter.

Quelle attitude serait logique dans ce contexte ?

Tous les *Trachycarpus* de ce jardin de Cabestany ont été tués par *Paysandisia* en 2012.

Maintenant que nous connaissons mieux la biologie de ces insectes², leurs préférences en matière d'espèces de palmiers et la plus ou moins grande rapidité des dégâts, que nous savons que les possibilités de traitement restent limitées par leur coût ou la réglementation, que nous avons la conviction que la lutte devra être maintenue indéfiniment et plusieurs fois par an, nous pourrions adapter notre attitude en fonction de plusieurs critères.



On pourrait envisager :

- d'informer régulièrement les jardiniers de l'évolution de la situation et des possibilités de lutte (rôle tenu par les membres les plus actifs de l'association Fous de palmiers et de Sauvons les palmiers ;
- de n'acheter aucun exemplaire de palmier adulte, très probablement importé depuis un pays du Sud, et donc potentiellement contaminé³ ;
- de surveiller étroitement les beaux palmiers déjà existants dans nos jardins pour ne pas être pris au dépourvu par une attaque de *Rhynchophorus*, de les traiter régulièrement selon un protocole raisonné, fiable et le moins dangereux possible ;

¹ La ville de Sète, qui avait établi un protocole efficace de traitement nocturne par nématodes de tous ses palmiers, semble avoir cessé tout traitement.

² Dans les zones côtières de Bretagne ou de Normandie, dont les étés sont frais, la diffusion des insectes sera probablement limitée, car les insectes adultes ne sont vraiment actifs qu'au-delà de 25 °C.

³ Certaines communes ne traitant pas les palmiers existants continuent souvent de planter de nouveaux palmiers adultes, contre toute logique ; en dépit de la réglementation, des palmiers adultes provenant de zones contaminées sont encore déplacés et commercialisés en France.

– d'arrêter les plantations des espèces les plus sensibles, malheureusement très courantes et adaptées au climat tempéré ; ce sont la plupart des palmiers présents dans les jardins, tels que :

° *Trachycarpus fortunei* et autres trachys à croissance rapide (ce genre constituant une friandise pour *Paysandisia*, un *Trachycarpus* ne résiste pas plus de deux saisons consécutives aux attaques négligées ; de plus, lorsqu'ils sont devenus adultes, ces palmiers hauts sont difficiles à traiter).

***Trachycarpus fortunei* mort dans un vieux jardin d'acclimatation d'Agde.**

° *Chamaerops humilis*, qui, en plus d'être très sensible aux attaques de *Paysandisia*, est difficile à traiter à cause de son crin imperméable et des nombreux rejets. Presque au même titre, les gros palmiers comportant des rejets : *Phoenix reclinata* et *dactylifera*.

° *Phoenix canariensis*, car il est difficile d'y détecter un début d'attaque de *Paysandisia* et qu'il contribue à entretenir l'infection par cet insecte, que c'est l'espèce la plus sensible au charançon rouge, qu'il est difficile à traiter (épinés dangereux, palmier haut et volumineux). Bien dommage pour une plante si décorative ayant si bien réussi près de la Méditerranée qu'elle en était devenue un symbole !

° *Jubaea chilensis* et *Butia odorata* sont également sensibles à *Paysandisia*.



Réunion d'information sur les possibilités de lutte contre les prédateurs des palmiers à Sète.

° *Brahea brandegeei* : tous les possesseurs de ce palmier assez rare ont subi des attaques répétées de *Paysandisia* : sans surveillance étroite et traitement régulier, il est voué à la mort ; – de limiter les plantations de palmiers de plein soleil devenant gros à des plantes non importées

et moins sensibles aux insectes tels que : *Butia yatay*, *Syagrus*, *Washingtonia robusta*, ou de croissance lente et faciles à traiter comme *Trachycarpus princeps*, les *Sabal* ou *Brahea armata* ;

- de se contenter essentiellement de planter des palmiers de petite taille peu sensibles aux insectes comme les palmiers d'ombre : *Chamaedorea*, *Rhapis* ou *Arenga engleri*. Noter que *Rhapidophyllum hystrix* est très sensible aux prédateurs ;
- d'éviter de constituer des jardins principalement ou uniquement à base de palmiers, qu'il sera difficile de protéger et de garder en état d'être décoratifs.

***Chamaedorea radicalis* et *C. microspadix* : futures vedettes des jardins ?**

Seule une adaptation de la faune locale à la consommation de ces insectes, la découverte d'un prédateur efficace des insectes tueurs de palmiers, ou d'un moyen de prévention facile à mettre en œuvre, non toxique, très efficace et peu coûteux, et de plus autorisé par l'Europe¹, pourrait amener à reconsidérer cette position.



Dans cette perspective, les substances biologiques et ovicides semblent prometteuses, même si elles doivent être appliquées fréquemment pendant tous les mois où les insectes sont actifs. Les premiers essais avec Dimilin semblent très encourageants ; voir ci-après le texte d'André Martin.



Ci-contre : phoenix reformant à Perpignan un bouquet de palmes après assainissement : sauvé pour combien de temps ?

Quel avenir pour ce palmier qui ne demande qu'à revivre ?



Devrons-nous classer la photo ci-dessus parmi les cartes postales anciennes ? (Place Arago, Perpignan, 2015.)

¹ Les pièges à phéromone permettent non seulement la détection précoce des charançons rouges, mais d'en piéger et d'en détruire beaucoup ; ils semblent cependant non autorisés car déclarés insuffisamment spécifiques de ce Coléoptère.

Moyens de Lutte

Traitement préventif contre *Paysandisia* : On avait le remède idéal sous la main et on ne le savait pas¹ !

André Martin

Un remède idéal

En effet, il apparaît que le tendon d'Achille de ce papillon, c'est sa ponte : ses œufs restent longtemps exposés à l'air (12 à 15 jours), et il s'avère que la pulvérisation de Dimilin flo à 150 g/l est très efficace sur lesdits œufs. Cette spécialité est commercialisée depuis plus de dix ans, sa substance active est le diflubenzuron, dont voici les propriétés :

1) Il a une activité insecticide double :

- il est ovicide en détruisant les œufs par contact ;
- il est aussi larvicide par ingestion en perturbant le cycle de mues qui vont permettre à la larve de grossir. Celle-ci est recouverte d'une fine peau chitineuse (substance souple et résistante) appelée cuticule, qui est indispensable pour muer. Le Dimilin bloque la formation de cette chitine ; de ce fait, la larve meurt soit tout de suite, soit à la prochaine tentative de mue (le produit peut donc être utilisé aussi en curatif par instillation au cœur du palmier, ce que font les professionnels).

Autre avantage : le Dimilin se conserve officiellement trois ans, et, dans les faits, bien plus à la cave dans un récipient opaque.

2) Du fait de son mode d'action très particulier, il n'y a aucune action sur tous les autres insectes ou animaux peuplant les jardins. Le diflubenzuron est dégradé par les microbes de la matière organique du sol ; donc, en cas de surplus, on peut faire une seconde passe, il n'y a pas de risque de surdosage ; par exemple, sur les chamaerops, qui absorbent mal, je passe deux fois.

On peut, et il est même recommandé de jeter dans la terre le liquide de nettoyage ; en revanche, le diflubenzuron jeté dans un ruisseau persiste sans se dégrader : il peut donc être ingéré par des poissons, qui peuvent se retrouver dans notre assiette, comme certains saumons traités pour des poux avec notre ovicide. Toutefois, la nocivité pour l'homme n'a pas été établie.

***Phoenix canariensis* trapu débarrassé de ses inflorescences et de ses épines basses ; les plantes proches ne gênent pas le déplacement de l'échelle. En avant, palme d'*Arenga tremula*.**



¹ Article publié simultanément dans *Le Palmier*, revue trimestrielle de l'association Fous de Palmiers.

Préparation du palmier

Avant le traitement, il faut « préparer » le palmier, surtout la première fois. C'est long et minutieux :

- taille et masticage des palmes jusqu'au rétrécissement du stipe : le palmier reste esthétique, il n'est pas défiguré comme dans les opérations dites « cheminées de passage » préconisées pour le charançon, mais réalisées aussi, malheureusement, pour le papillon ;
- taille des vieilles inflorescences, des spathes (scie d'élagage à double denture, du genre Stilh ou Zubat), des épines gênantes ;
- extirpation des lierres, des feuilles et des nombreuses toiles d'araignée ;
- taille des rejets des *Phoenix reclinata* et surtout *theophrasti* et *golkoy*. Ici, la pulvérisation doit se faire sur la totalité du stipe, jusqu'à terre.

Fréquence de traitement

On traite tous les 21 jours à partir du 1^{er} juin et suivant le temps, soit 5 fois par an.

On ne tient pas compte des petites pluies de 2 ou 3 cm si elles ne sont pas violentes, mais on retarde de 2 ou 3 jours si la tramontane souffle (c'est possible du fait de la rémanence du produit, qui va jusqu'à 30 jours).

Modalités de traitement

- On utilise un simple pulvérisateur à dos d'une contenance de 5 l.

Le Dimilin flo est placé dans un petit récipient opaque et étanche (ex : boîte de lait pour chat ou flacon de médicament) car ce produit est très épais, comme de la crème, et doit être secoué avant chaque prélèvement. On aspire 3,5 ml avec une seringue munie d'un embout pour un seau de 5 l d'eau. Avec une autre seringue, on ajoute 2 à 3 ml de liquide vaisselle et l'on remue doucement pour éviter la mousse.

On peut aussi utiliser le Sticman à base de latex (dose 1,4 ml / l, soit 7 ml pour 5 l). C'est un anti-mousse super-mouillant et adhésif (intéressant dans les régions pluvieuses). Par ailleurs, une observation sous lunette binoculaire a montré que ce produit est compatible avec les nématodes, à l'inverse du produit vaisselle.

Pour la pulvérisation, je visse la buse au maximum pour avoir un brouillard, mais je dévisse un peu en cas de vent. Il faut mouiller, mais ne pas ruisseler.



- Je commence à pulvériser le bourgeon en descendant jusqu'à 20 cm sous la dernière base de palme coupée encore verte. Je déplace cinq fois l'échelle autour du stipe pour bien croiser. Le traitement par pulvérisation est très rapide comparé au traitement curatif au stade cavernicole, et nécessite 10 fois moins de bouillie.

P. porphyrocarpa élancé : les palmes basses ont été coupées et, à son pied, le grand lantana 'Framboisine' laisse passer l'échelle, avec moi dessus.

- Je traite tous les palmiers, dont les Nikau, sauf les autres petits palmiers d'ombre (*Chamaedorea*, *Rhapis*, *Arenga*) ainsi que les *Washingtonia robusta* adultes, trop hauts pour le papillon, et qui peuvent se défendre seuls avec leur sève épaisse. Il y a des espèces difficiles à traiter, comme les touffes de *Trithrinax campestris* (très peu attaqués) et, d'autre part, les touffes de *Rhapidophyllum hystrix* (très attaqués).

Résultats

Les résultats, pour la seconde année, sont à nouveau inespérés.

En effet, l'an passé, il y a eu très peu de papillons (météo ?), mais cette année le voisinage m'en a envoyé des cohortes : soit on ne traite pas, soit le produit est inefficace ; c'est comme pour les moustiques !

Donc, en 2014, j'ai eu à effectuer un seul traitement curatif, et aucun en 2015. Mais il faut attendre le printemps prochain pour s'assurer de l'absence de nouvelle sciure.

Quelques points annexes

- Je rappelle que la vente de Dimilin flo est depuis peu réservée aux professionnels diplômés. De plus, le flacon de 1 l a été supprimé, et il ne reste que les bidons de 5 l. En Espagne, il y a du diflubenzuron en sachets de 200 g. La dose est de 3 g pour 5 l d'eau. On dose avec un pèse-lettre si on a beaucoup de palmiers, ou avec une cuillère-balance de pâtisserie (au gramme près) si l'on a que deux ou trois palmiers. (En liquide, c'est 3,5 ml pour 5 l d'eau + 3 ml de mouillant.)

Le prix actuel du bidon de 5 l de Dimilin flo est de 234,12 € TTC. La dose étant de 0,5 ml/l d'eau, le prix de revient en pulvérisation de ce produit est minime, mais il nous est actuellement interdit d'achat !

- Certains m'ont demandé pourquoi je n'utilisais pas le Spinosad homologué pour les palmiers ; en voici les raisons :

- il n'est pas ovicide +++++ ;
- la rémanence est très faible : il faut traiter toutes les semaines, soit 17 fois par an ;
- le prix est exorbitant, et il y a une embrouille : la spécialité proposée est le Conserve à 120 g/l, il est sous-dosé et crée des résistances. Il faut utiliser le Success 4 à 480 g/l ;
- et pour finir, il est toxique pour les abeilles.

- Enfin, une autre question vient à l'esprit : est-ce efficace contre le rhynchophore ?

Je ne le sais pas car je n'ai pas encore ce prédateur, mais cela paraît plus compliqué.

En effet, la durée d'incubation des œufs ne serait que de 2 à 5 jours et, de plus, la femelle irait pondre dans les trous et cavités creusées par *Paysandisia*, échappant ainsi au traitement.

Par précaution, j'ai bouché les anciens trous sur *Phoenix* et *Jubaea* avec du suif ou de la pâte à modeler. Pour deux ou trois grosses cavités, j'ai utilisé une pâte d'argile tamisée mêlée à des fibres du stipe en raison de la rétractation.

*

En conclusion

J'espère que ce produit tiendra ses promesses et qu'il n'y aura pas d'accoutumance.

En curatif (instillation très lente dans le cœur), je conseille, pour pallier ladite accoutumance éventuelle, d'utiliser, puisqu'on a dans ce domaine le choix, d'autres insecticides, bio ou pas, en les alternant. Dans ce cas, le produit est métabolisé dans le discret espace situé entre la base des palmes et le stipe (cesser de le faire couler avant qu'il n'inonde la terre !), ce qui limite sa toxicité éventuelle.

Un genre : *Salvia*

LES SAUGES DE RÉGINE Histoire d'une passion

Régine Dumont, la « dame des Sauges »

Je n'aurais pu imaginer un seul instant dans quelle aventure allait m'emmener la découverte d'une sauge.

Je ne connaissais que la *Salvia greggii*, que j'aimais bien pour ses innombrables fleurs rouges et son feuillage agréablement parfumé.

C'est en allant visiter le jardin aux plantes parfumées de La Bouichère, à Limoux, dans l'Aude, en fin d'été 2004, que je remarque la *Salvia involucrata* 'Hadspen'.

Comme disent nos amis canadiens, je suis tombée en amour aussitôt.

Ce n'étaient plus les petites fleurs rouges de *greggii*, mais de longues inflorescences portant de grosses fleurs rose vif.

Mon excitation fut à son comble quand, comme elle était en vente à la pépinière du jardin, j'ai pu repartir avec un pot de cette merveille.

Et voilà ce que j'ai pu observer, non sans émotion, de l'évolution du bouton floral au début de l'été suivant :



Salvia involucrata 'Hadspen'.

Ma curiosité toujours en éveil, je me suis lancée dans des recherches, et je n'étais pas au bout de mes surprises en découvrant la fabuleuse histoire du genre *Salvia*.

Moi qui pensais que je venais de découvrir l'Amérique, j'apprends que les sauges sont connues depuis l'Antiquité, et qu'elles étaient une des plantes salvatrices du Moyen Age. Les Grecs en avaient fait leur tisane préférée et en offraient aux dieux avant de consulter les oracles ; c'était l'herbe sacrée des Romains, qui la récoltaient pieds nus, vêtus d'une tunique blanche immaculée.

Au IX^e siècle, elle fut couronnée herbe royale par Charlemagne, qui en imposa la culture dans les jardins de ses palais et ceux des monastères.

Louis XIV en avait fait sa tisane d'élection.

Au XVIII^e siècle, les asthmatiques roulaient les feuilles comme des cigarettes pour les fumer dès l'apparition du premier pollen printanier...

Nulle plante n'a, semble-t-il, connu cette célébrité durant des siècles.

Pas surprenant donc que son nom de *Salvia* vienne du latin *salvare*, qui signifie « sauver », « guérir ».

Seules les sauges officinales et sclarée (dite « toute bonne ») sont vraiment médicinales.

De nos jours, elle reste une plante primordiale de la pharmacopée, et entre dans de nombreuses préparations de phytothérapie.

Les départements de la Drôme et des Alpes-de-Haute-Provence sont les plus grands producteurs, avec 900 ha de plantes aromatiques chacun.

Elle est également cultivée dans les départements du Sud-Est sur de petites surfaces.

Les sauges sont un genre de plantes de la famille des Lamiacées, genre qui comprend plus de 900 espèces, annuelles, bisannuelles, vivaces ou arbustives.

Elles sont présentes sur quatre des cinq continents, disséminées dans une grande variété d'habitats : déserts, savanes, forêts tropicales et de montagne... Grâce à leur extraordinaire capacité d'adaptation, les *Salvia* se sont soumises aux conditions qu'exigeait leur environnement ; il en résulte une diversité considérable.

Toutes les sauges aiment la chaleur, apprécient les sols calcaires et bien drainés, parfois même caillouteux.

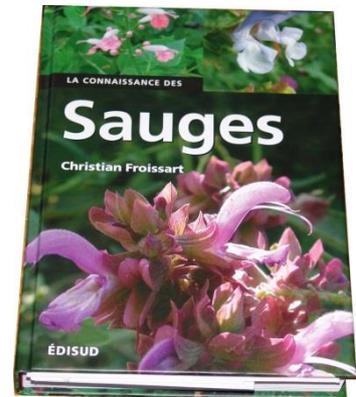
Une aubaine pour mon jardin situé dans la garrigue, au nord du massif des Corbières.

Terrain de terre très pauvre, où la roche calcaire est visible à l'œil nu à certains endroits, pour former des mini-rochers à d'autres, et de la caillasse partout...

Côté météo, ma région bénéficie d'un climat marqué par une forte présence des vents (jusqu'à 270 jours par an) et un ensoleillement important.

Côté pluviométrie, c'est là où le bât blesse car, ces dernières années, elle s'est réduite à peau de chagrin.

Malgré cet obstacle, depuis plus de dix ans j'ai tenté d'acclimater plus d'une centaine de variétés.



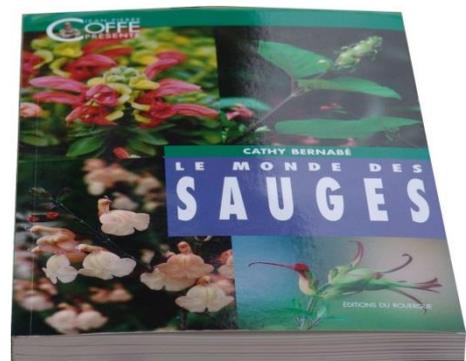
Pourquoi cet engouement ?

La découverte des sauges ne m'a pas offert que de l'émerveillement ; s'y est associée l'occasion de rencontres humaines inoubliables.

N'ayant pas la moindre notion de base du règne végétal, j'ai appris au fur et à mesure de mon implication dans mon jardin.

Je me suis informée en lisant, en écoutant et en observant beaucoup.

J'ai acheté le livre de Christian Froissard et celui de Cathy Bernabé¹.



¹ Publiés respectivement en 2008 et 2004.

Après l'acquisition de la *Salvia involucrata* 'Hadspen', je n'ai pas cessé de chercher d'autres variétés.

Au hasard de recherches sur le net, je suis tombée sur le site de la pépinière de Bernard Lacrouts (www.unjardindevivaces.fr).

Que vois-je ? Il proposait dans son catalogue une longue liste de variétés de sauges, dont des *microphylla*, *greggii*, *jamensis* décrites dans le livre de C. Bernabé qui me faisaient baver d'envie pour la palette de coloris que je n'avais encore jamais vus.

J'ai fait plus de 600 km dans la journée pour en ramener un maximum. J'y suis retournée trois fois depuis et suis devenue « la dame des Sauges ».

Ces recherches ont souvent été l'occasion de rencontres extraordinaires qui, parfois, ont évolué en une belle amitié « salviesque » comme avec Gabrielle du Jardin de La Bouichère, Gill Pound de la Petite Pépinière de Caunes, Thierry du Jardin Clair-Obscur (allez voir son blog sur les sauges : magnifique ! <http://jardinclairobscur.blogspot.fr>).

Et puis, il y a eu LA rencontre.

Celle d'Alain Andrieux, qui cultive plus de 400 variétés de sauges botaniques dans les Côtes-d'Armor. Sa collection a été agréée CCVS pendant une dizaine d'années.

J'ai approché Alain sur un forum de jardinage.

Il m'a offert de nombreuses variétés, certaines introuvables en pépinière.

Il est ma référence.

Je lui voue une grande admiration et une belle amitié. Je ne le remercierai jamais assez.

Je ne peux cultiver ces beautés sans penser à les multiplier, pour éviter des pertes, et ensuite pour faire des échanges, ou tout simplement faire plaisir.

Ma passion ne serait pas ce qu'elle est si elle n'était pas assortie de la notion de partage.

Je ne sais pas jeter, ce qui m'amène à faire des boutures à tout moment et en grand nombre. Dans l'ensemble, boutures et semis sont plutôt faciles à réussir avec la méthode classique.

J'« ensauge », plaisantent des proches pour me taquiner.

Au fil de toutes ces années, j'ai constaté, pour mon plus grand bonheur, que toutes les sauges achetées ici et là, échangées, offertes, s'acclimatent très bien, pour la majorité des variétés, sur mon terrain de garrigue.

Un terrain sur lequel nous avons fait d'importants apports de terre végétale. Ensuite, à chaque plantation, j'utilise du terreau pour remplir le trou où j'installe la plante.

Je choisis des terreaux de qualité différente :

- du bas de gamme pour les sauges de terrain sec et pauvre, juste pour assouplir mon sol ;
- du terreau de qualité pour les autres, genre *involucrata* et *guaranitica* par exemple.

J'ai créé plusieurs plates-bandes où j'ai associé des sauges avec d'autres vivaces, qui les mettent en valeur : asters, gauras, *Verbena bonariensis*, *Isotoma* avec la 'Purple Queen'...

L'extraordinaire avec les sauges, c'est leur grande facilité de culture et un entretien à minima, pour des plantes qui vous gratifient d'une très longue floraison, pour nombre d'entre elles, dès le printemps, et jusqu'aux gelées.

Les floraisons saisonnières assurent et rythment le fleurissement du jardin pendant de longs mois.

Une autre qualité des sauges, et pas des moindres : plus de mauvaises herbes autour d'elles ; les racines sécrètent des substances qui empêchent la germination des graines tombées à leur pied. Ce qui fait dire à Catherine Bernabé : « La sauge est la plante pour les jardiniers fainéants ! »

Quant à la taille, je l'effectue à partir de début mars. Elle est indispensable pour éviter l'épuisement de la plante :

- à 20 cm du sol pour les arbustives ;
- au ras du sol pour les herbacées.

Certaines, comme *regia* ou *gilliesii*, ne se taillent pas, car les tiges porteuses des fleurs se développent sur le vieux bois.

Pour ce qui est de l'arrosage, je l'adapte selon les exigences des variétés :

- une fois par semaine pour les sauges de terrain sec ;

– deux fois pour les autres.

L'été 2015 a été éprouvant pour les sauges comme pour l'ensemble du jardin.

La canicule, qui s'est prolongée sur une longue période, a entraîné des arrosages plus fréquents.



Les sauges présentent une grande diversité de feuilles, persistantes aussi bien que caduques, de taille et de formes très différentes, comme le montre la photo ci-contre.

Les fleurs, aux nombreux coloris, vont du plus clair au plus foncé. L'importance (et la durée) de la floraison sont exceptionnelles, comme on peut le voir sur la photographie ci-dessous.

Elles peuvent avoir un port buissonnant, érigé ou retombant, et des parfums multiples qui embaumeront votre jardin.



Au fil des numéros de *PlantExotica* qui suivront, je vous présenterai, en un petit feuillet, les sauges que j'affectionne.

Dans le numéro 13 : deux bénédictions hivernales, la splendide *Salvia leucocephala*, et *Salvia dorisiana*.

*

Bref, le monde des sauges est tellement riche et varié que chaque jardin devrait en posséder au moins un spécimen.

J'espère avoir titillé votre curiosité, pourquoi pas votre envie d'en planter dans vos jardins.

Imprégnez-vous de cette belle citation de Bernard Bertrand en introduction de son livre *Au pays des sauges*¹ :

On entre au pays des sauges comme on entre en rêverie... par volupté !

¹ Publié en 1998/2009 aux éditions de Terran, coll. « Le Compagnon végétal ».

Visites de jardin

Un peu d'histoire, avec un petit h bien sûr ! Kloz ar c'hoad

Cyril Page

En 1979, le colonel Yves Gravot, tout juste retraité du service des essences des armées, a fait l'acquisition d'un petit terrain, alors encore constructible, situé au fond d'une modeste vallée côtière sur la rive sud de la rade de Brest, plus précisément dans partie nord-est de la presqu'île de Crozon, à la lisière ouest de la forêt domaniale de Landévennec. La rade de Brest est à 300 m à pied en empruntant une petite route forestière.

Ce terrain d'environ 3 000 m² était connu sous le nom vernaculaire de Kloz ar c'hoad, c'est-à-dire « le clos du bois » en breton : il correspondait, comme son nom l'indique, à un terrain cultivé en lisière de forêt. Ce champ en pente, situé sur le versant sud de la vallée et donc globalement exposé au nord, était assez encaissé, car entouré de deux zones boisées : la pinède de pins maritimes (ainsi que de pins sylvestres) du voisin à l'est, et le petit bois, plus local, composé notamment de chênes pédonculés et de noisetiers du voisin à l'ouest. Ces deux petits écosystèmes avaient pour point commun un sous-bois envahi de *Rhododendron ponticum*, essence complètement naturalisée sur ce côté-là de la vallée) ; le jardin se trouve donc à l'abri de la plupart des vents, dont les vents dominants. Cependant, les vents de nord-ouest, heureusement relativement rares, peuvent occasionner des dégâts importants, essentiellement lors de tempêtes hivernales...

Voilà donc la situation d'un point de vue général.

En 1979, il n'y avait rien, à part de l'« herbe à vache » et autres annuelles et vivaces que l'on trouve dans les prairies plus ou sèches (du moins en superficie) et à sous-sol lourd, argileux, glaiseux même ; tout était à faire.

The small house in the prairie.

Yves Gravot, en tant que Léonard (habitant du Léon, région du Finistère Nord), considérait (à juste titre ?) que le Finistère était le plus beau département de France ; mais il reconnaissait avoir un faible pour la Provence, et notamment la région du mont Ventoux. Et cela tombait bien, il avait épousé Jeanne Galland, également essentiellement d'origine bretonne mais qui avait aussi des racines familiales dans le Vaucluse, et plus précisément dans le joli village de Sérignan-du-Comtat, où nous avons le plaisir d'aller voir de temps en temps les « cousines » !



Donc, pour sa retraite, Yves Gravot s'est créé son petit coin de paradis en amenant la Provence (ainsi que d'autres essences exotiques) dans son Finistère natal. Il a ainsi façonné son jardin avec passion pendant vingt ans ; l'âge avançant et les problèmes de santé apparaissant, j'ai pu faire l'acquisition du jardin de mon grand-père en 2000 et continuer ainsi l'aventure de toute une vie d'amour de la nature sauvage et « domptée » à la fois... Dès l'origine, les deux tiers du terrain avaient bénéficié d'un terrassement avec constitution de deux grandes terrasses planes ; la majorité du terrain était en pente, assez forte dans sa partie haute. A la fin de 1980, une petite maison est sortie de terre. Enfin,



l'année 2015 a vu l'achèvement du terrassement de la partie haute du terrain, avec trois grandes terrasses en espalier dont l'aménagement va (me/nous) prendre les vingt prochaines années. Sont à prévoir en assez grandes quantités plantes grimpantes (descendantes plutôt !), arbustes à fleurs mellifères et plantes hôtes pour papillons, pour l'essentiel ; mais les trois arbres servant de base structurante étant déjà plantés sur la pente haute, le terrassement a pu être fait en fonction de leur position, à savoir : un *Araucaria angustifolia* âgé de 6-7 ans, planté en pleine terre en 2009 (qui pourrait bien être rustique ici, car il pousse parfaitement), un *Araucaria araucana* (évidemment rustique) et un *Araucaria bidwillii* âgé de 5 ans qui pousse également à merveille depuis 3 ans maintenant (il a passé 2 ans en pot avant d'être planté en pleine terre en 2012).

Les plantes de base du jardin

Avant de parler du jardin lui-même plus en détail, tant ce jardin présente de véritables micro-climats et même écosystèmes très différents en simplement 3 000 m², il faut évoquer les plantes de bases le structurant : les arbres plantés il y a 20 ans. Des palmiers (six *Trachycarpus fortunei* de souche « locale », les plants venant de la vieille abbaye de Landévennec où ce palmier s'est véritablement naturalisé depuis son introduction, il y a cent à cent cinquante ans) ; un pin parasol (*Pinus pinea*, dont les pignons font le régal des quelques écureuils roux encore présents qui ont échappé à « la martre ») ; un figuier « sauvage de Provence » d'après mon grand-père (!) (*Ficus carica* sp. à grosses figues violettes et à deux périodes de fructification ; seuls les fruits du mois d'août arrivent à maturité et sont très bons) ; un chêne-liège (*Quercus suber*, qui a malheureusement été déraciné par un coup de vent de nord-ouest il y a deux ans ; ce fut un véritable déchirement, tant il était magnifique, mais non taillé... On peut dire que cette essence était parfaitement rustique, il a tenu 30 ans sans broncher ; l'hiver de 1985 n'avait pas été si froid que cela ici, deux *Acacia dealbata* avaient tenu : je les ai coupés en 2002-2003 car ils étaient trop grands et faisaient trop d'ombre) ; un *Magnolia grandiflora* (magnifique à côté du figuier, et fondamental pour l'effet jungle de la portion de sous-bois « exotique » du jardin ; une *Gunnera manicata*, parfaitement naturalisée comme en témoignent des semis spontanés poussant un peu partout dans les parties plus humides du terrain ; un *Pyrus pyraster*, arbre devenu rare et qui est superbe au printemps paré de ses fleurs roses, tout en nuances pastel, derrière un massif de fougères arborescentes (*Dicksonia antarctica*, *fibrosa* et *squarrosa*), à feuillage luxuriant vert clair ou vert foncé en fonction de la quantité de soleil reçue ; un sous-bois moins exotique



avec un chêne pédonculé, trois hêtres, trois sapins de Douglas et un cèdre de l'Himalaya dans la partie haute sud-est du terrain, où il est plaisant de se promener au frais, à marcher dans la mousse tout en faisant attention aux ronces. Ce sous-bois abrite maintenant deux *Dicksonia antarctica* (une « moyenne » de 50-60 cm de stipe et une petite encore acaule, mais les *Dicksonia antarctica* poussent vite ici...



Le concept actuel du jardin

Mon grand-père m'a, pour résumer, laissé un superbe terrain dans un lieu naturel très beau et bénéficiant d'un climat océanique tempéré dont les températures sont toujours supérieures d'au moins 2°C à celles de la station météo de Brest (située en réalité à Guipavas, plus dans les terres)...

Je me suis mis en tête de créer à la fois un jardin botanique exotique et un jardin sauvage « vivant », en faisant tout pour attirer et maintenir la (micro-)faune originale, sympathique et qui m'est tellement familière, car j'ai grandi avec ce jardin. Ainsi, en jardinant

pendant l'intégralité de mes pauvres vingt-neuf jours ouverts de congés annuels, je côtoie orvets, salamandres, crapauds, parfois vipère (péliade), parfois couleuvre vipérine (cela fait longtemps, hélas, que je n'ai pas vu de couleuvre à collier, ni ces « petites grenouilles marrons » qui grouillaient véritablement partout dans le jardin il y a vingt ans), mais aussi taons et moustiques en tout genre – j'ai compté au moins huit espèces piquantes ! Mais surtout, je me plais à demeurer dans mon jardin au milieu des palmiers et des fougères arborescentes, entouré de (jamais trop nombreux) papillons volant de buddleia en buddleia (cultivars stériles : 'Sun gold', 'Miss Ruby Cov', 'Summer Beauty', 'Black Knight', 'Adonis Blue', 'Nanho Blue' ou encore 'Flower Power' notamment), ne sachant pour ainsi dire plus où donner de la trompe tant ils ont à « manger » dans ce jardin .



Avant de parler de plantes, avant de parler de températures négatives ou positives, il est essentiel de savoir dans quelles conditions

nous allons pouvoir travailler. En effet, l'analyse du terrain est fondamentale, on ne va pas planter un cactus dans une zone marécageuse. Globalement, à l'exception de la pente terrassée cette année qui possède une petite couche de 10-15 cm de terre végétale recouvrant un sous-sol de terre glaise, la plus grande partie du terrain est bien pourvue en terre végétale humifère, plutôt drainée, le terrain étant en pente. Il y a très peu de zones d'eau stagnante, à l'exception d'une mare presque naturelle en ce sens que je l'ai simplement creusée à même la terre glaise et qu'elle est alimentée par les eaux de pluies, constituant un écosystème typique de mare mais quasiment sans moustique, tant les prédateurs sont omniprésents (larves de libellules, dytiques, notonectes)... En gros, la terre est bonne, mais un peu lourde quand même, surtout quand on est en bas...

Ce jardin peut être divisé en 6 zones différentes :

- un sous-bois humifère relativement frais, abrité des vents, du moins dans sa partie moyenne-haute, situé sur le côté ouest du terrain. Cette portion du terrain est quasiment finie et ne réclame que de l'entretien (les plantes qui y prospèrent feront l'objet d'un prochain article, ainsi que celles du secteur suivant) ;
- une clairière/palmeraie, également quasiment finie et ne réclamant que de l'entretien ;



- un sous-bois non exotique également fini et déjà décrit plus haut ;
- la partie moyenne à l'est du terrain, en pente, exposition brûlante l'été et drainée, donc plus sèche en hiver: j'y ai créé un petit massif appelé à évoluer en fonction de la pousse des palmiers notamment ;



- la partie basse du jardin qui, bien que drainée, est relativement humide, notamment en hiver ; il s'agit à la base d'une véritable mégaphorbiaie, assez bien exposée (au nord, donc exposée un peu au sud) ;
- la partie haute du terrain et les trois terrasses en espalier, actuellement « nues » à l'exception des trois jeunes araucarias.

Acclimatation ou naturalisation ? Marche ou crève ?

A partir des données précédentes, il est temps maintenant de parler du climat.

Techniquement, certains diraient qu'on se situe en zone 9a... Pour ma part, je préfère analyser ce climat que je connais bien comme suit : c'est un climat océanique tempéré aux étés doux, pas si humides que cela quoi qu'on en dise (mais un peu humide quand même, car la naturalisation de fougères arborescentes est possible – même si on les arrose quand même quand on est là !), aux automnes doux et éventuellement humides en deuxième partie (l'arrière-saison estivale et les mois de novembre et décembre sont en général très doux) et aux hivers frais, relativement courts (deux mois « terribles », en général : janvier et février),

mais pour le coup vraiment humides, et c'est là que se situe le vrai problème pour l'acclimatation : les températures inférieures à 5 °C (voire même négatives en fin de nuit-début de matinée) dans un contexte d'humidité importante (pendant deux mois d'affilée) tuent plus que les froids secs à températures négatives même en deçà de - 5 °C, en particulier si les plantes n'ont pas eu une quantité suffisante de chaleur et de soleil : c'est pour cela que les *Cycas revoluta* et *Strelitzia reginae* ne tiennent pas ici dans la durée, même en pot... Certes, je n'ai pas eu de mort immédiate pour ces deux essences : les plants essayés (au début des années 2000, à mes vrais débuts un peu naïfs) repartaient quand même, mais très timidement, et je les arrachais moi-même au bout de deux ou trois hivers ; les plus optimistes disaient qu'ils allaient repartir, qu'il faut être patient... Pour moi, une plante rustique est une plante dont la pousse/l'épanouissement ne sont pas affectés par les différents hivers. Une plante qui ne meurt pas après un hiver rigoureux (ou pas) mais qui se contente de repartir péniblement, quasiment de zéro – et jusqu'à quand ? – ne peut pas être considérée comme rustique, et n'a donc (malheureusement) pas sa place dans mon jardin, surtout que la concurrence est rude en pleine nature !

Au final...

Voilà donc où en est le jardin. Toujours en mouvement, toujours différent d'une année sur l'autre.

Il faut s'occuper des plantes déjà présentes et plus ou moins acclimatées ; recréer deux grandes zones totalement différentes à tous points de vue : exposition, terre, humidité...

Dans un prochain article, les données de quinze ans d'expérience concernant la culture des fougères arborescentes et les palmiers en Bretagne ouest côtière vous seront présentées.

- Annonce conférence - Annonce conférence -

CONFÉRENCE BULBES D'AFRIQUE DU SUD

CULTURE DE QUELQUES ESPECES NECESSITANT DES ARROSAGES ESTIVAUX

A Perpignan par notre bien-aimé président, Pierre Bianchi, le 25 janvier 2016¹

Cette conférence est donnée dans le Roussillon, en région sèche ; les bulbes de ce type s'adapteront donc moins naturellement que ceux, de rythme méditerranéen, recensés dans la précédente conférence. Leurs besoins en eau doivent donc être connus de façon précise dès qu'on envisage de les y cultiver ; ces besoins sont, comme on pouvait s'y attendre, liés aux milieux naturels d'origine de ces plantes, soit près de cours d'eau, soit dans des provinces à l'est du cap de Bonne-Espérance, où le régime des pluies est estival.

Cet exposé se fonde sur l'expérience de culture, sans aucune protection, de plantes ayant poussé avec succès trois années consécutives, et souvent davantage.

Il sera illustré de photos prises au jardin L'Oasis à Saleilles, montrant les plantes en fleur, ainsi que leurs fruits dans la majorité des cas.

L'exposé commence par les plantes aimant lumière et soleil, comme : *Scilla natalensis*, des cultivars d'*Agapanthus* montrant les améliorations apportées par l'horticulture, la grâce de *Dierama pulcherrimum*, la luminosité d'un *Watsonia* hybride très méritant...

Parmi celles préférant la mi-ombre ou l'ombre seront ensuite évoqués : *Crinum moorei*, *Clivia miniata*, *Haemanthus albilos*, *Veltheimia bracteata*.

Le but recherché est de contribuer à utiliser au mieux les possibilités climatiques du Roussillon afin d'y améliorer la diversité des plantations.

¹ Conférence donnée dans le cadre du cycle des exposés hivernaux de la Société mycologique et botanique de Catalogne Nord, à 20 heures les lundis, en l'occurrence le lundi 25 janvier 2016, à la Maison des associations, 52, rue Maréchal-Foch, 66000 Perpignan.

Visite du parc de Saleccia¹, classé « jardin remarquable »

L'assemblée générale de notre association s'est accompagnée de belles visites ; notre périple commença en Corse, sur la côte ouest, par une superbe mise en scène de plantes méditerranéennes au parc de Saleccia, près de L'Île-Rousse.

Un grand merci à Mme et M. Demoustier, qui font vivre cette vieille propriété familiale avec leurs trois filles, guidèrent nos pas dans ses poétiques allées, nous expliquèrent l'histoire de ce bout de terre corse, puis nous offrirent rafraîchissements et pâtisseries traditionnelles. Nous avons appris au cours de la visite que nous nous trouvons sur le site d'une oliveraie ravagée par un incendie ; la transformation par M. Demoustier de la zone basse en jardin en s'appuyant sur les quelques oliviers, chênes verts et murets résiduels, et en ménageant des perspectives, a fait appel à des végétaux non pas pour un quelconque aspect exotique, mais pour leur aptitude à passer la longue sécheresse estivale avec très peu d'eau. Les végétaux, qui proviennent essentiellement des zones méditerranéennes, sont donc au meilleur de leur forme et de leurs floraisons en saison froide, avec par exemple, les nombreux cultivars de romarin qui déclinent presque tous les bleus, puis lorsque le printemps éclate en couleurs vibrantes, grâce en particulier aux mesemb.



Vue typique du parc de Saleccia.

Après cette visite, nous traversâmes l'île pour nous retrouver en ambiance subtropicale, au jardin de Pierre et Paule Brun, à Santa Lucia di Moriani, où la « roue de feu » déploie ses charmes flamboyants, en compagnie de beaucoup d'autres plantes rares...

¹ Le parc de Saleccia est ouvert au public depuis 2005, d'avril à octobre : 04 95 36 88 83, www.parc-saleccia.fr.

Le jardin privé de Paule et Pierre Brun en Corse De nombreuses tentatives d'introduction de plantes « exotiques » qui soulignent les perspectives, avec des floraisons notables durant toute l'année en Corse

Patricia Marc'Hic

Ce matin, dimanche 13 septembre à 9 heures, Pierre et Paule nous accueillent à Santa Lucia di Moriani dans leur jardin, créé en 1968 ; deux majestueux palmiers signalent de loin le jardin, un *Syagrus romanzoffiana* et un *Archontophoenix cunninghamiana*. Grâce à une situation privilégiée entre mer et montagne, le jardin bénéficie d'une hygrométrie régulière,



ce qui permet toute sorte d'acclimatation, et le jardin est luxuriant.

Pierre a planté il y a trente ans un *Cycas revoluta* femelle (photo ci-contre), qui s'est divisé par le bas, comme le fait le doum : aujourd'hui, l'une des trois tiges est couverte de rejets, comme on le voit sur la photo ; Pierre a dégagé les deux autres.

Notre hôte nous conduit par vers un *Thunbergia battiscombei*, fleur bleue et gorge jaune (photo ci-dessous) ; il possède un très beau

feuillage vernissé et disparaît l'hiver. Juste à côté, une *Salvia splendens* dans sa forme haute et, dans l'ombre des arbustes, un *Justicia carnea* que je pensais réservé aux jardins tropicaux, mais Pierre m'assure qu'il peut pousser chez moi en Bretagne ; il se bouture très facilement. Toujours en continuant sur cette plate-bande, une très jolie sauge rose fuchsia, *Salvia 'Wendy's Wish'*, puis deux plantes d'Afrique du Sud, *Bauhinia natalensis*, à fleurs blanches, virgule rouge, et *Portulacaria afra*, broutée par les éléphants en ses terres natales, moins ici ; enfin, *Jasminum sambac*, le jasmin d'Arabie, qui y sert à parfumer le thé : sa senteur est particulièrement délicieuse.



Nous arrivons sur un superbe gazon qui est en réalité une vivace, *Zoysia tenuifolia*. Il demande deux fois moins d'eau qu'un gazon traditionnel, lequel, dans les régions du Sud de la France, ne peut être beau qu'à grand renfort d'arrosage et de soins. Une tonte une ou deux fois par an, et voici un tapis vert anglais très confortable et accommodant sous nos pieds ; il faut juste désherber soigneusement le temps qu'il s'installe. Une touffe peut facilement être multipliée au couteau à pain...

Nous arrivons devant deux *Grevillea* plutôt rares, le *rhyolitica* (photo ci-contre) au feuillage atypique, qui pousse sur les roches rhyolitiques, et, surtout, est couvert toute l'année de petites panicules pendantes d'un rouge orangé, dont Pierre suggère fortement de tenter l'acclimatation, ainsi que le cultivar 'Brazil', aux fleurs d'un rouge plus affirmé.

Puis Pierre nous montre une plante très originale, il s'agit de *Plumeria pudica*, la fleur blanche est inodore ; sa particularité tient dans son feuillage, qui est en forme de violon, et il se bouture bien.



J'aperçois accrochée dans un arbre une boule de *Tillandsia bergeri*, une plante de la famille des Broméliacées, endémique d'Argentine.

Pierre pose comme un guerrier masai avec la spathe d'une inflorescence sèche de *Syagrus*. J'aperçois un *Tibouchina semidecandra* en fleur – le mien, dans le Finistère, est seulement en bouton : c'est une plante fort désirable, avec ses très grandes fleurs violettes visibles de loin.

Pierre guide notre regard vers un *Callistemon viminalis* de forme érigée ; les racines des callistémons sécrètent une molécule aux propriétés herbicides, qui a d'ailleurs été testée comme désherbant, puis abandonnée, car trop rémanente ! Rien ne pousse sous un callistémon... Par synthèse, des dérivés de cette molécule sont actuellement largement utilisés pour le désherbage des maïs.

Suivent *Camellia japonica* 'Margherita Coleoni', arbre vigoureux de 5 m à fleurs rouges, *Loropetalum chinense*, à floraison blanche spectaculaire début mai, et *Erythrina crista-galli*, qui chez Pierre est un arbre imposant de 6 m de haut pour un tronc de 80 cm de diamètre.

Koelreuteria elegans, ou *henryi*, à peine plus frileux que le commun *paniculata* (le savon-nier), a de très belles grappes rouges qui gardent longtemps leur couleur (Pierre déconseille *bipinnata*, qui est « fadasse » !).

Puis un petit arbre que je connais bien, puisque je le possède dans mon jardin, retient mon attention, *Calliandra tweedii*. Pierre nous explique qu'il demande beaucoup d'eau et de chaleur : en Amérique du Sud, il pousse le long des rios, ses racines très puissantes en fixant les berges. *Duranta plumieri*, à fleurs bleues (puis graines orange très décoratives également), est surnommé « vanillier de Cayenne » ; il faut le tailler après la floraison pour espérer en avoir une deuxième, comme pour les érythrinés et les grévilléas. Je me suis empressée de suivre les conseils de Pierre dès mon retour à la maison.



Puis c'est le tour de *Bauhinia galpinii* (photo ci-dessus) à fleurs rouges, originaire d'Afrique du Sud, à port de liane ; il peut être conduit en rampant.

Cassia leptophylla, la « couronne d'or », est un arbre brésilien que Pierre affectionne, à la floraison spectaculaire, au printemps d'abord, avec une remontée en été ; à ses côtés, une eupatoire aux jolis fleurons d'un jaune soutenu, *Bartletina sordida*, avec ses grandes feuilles duveteuses.

Nous tombons en arrêt devant un arbre que peu de gens connaissent : *Stenocarpus sinuatus*, appelé aussi « roue de feu » : sublime ! Le maître des lieux nous en dit tout dans l'article liminaire de ce numéro.

Toujours dans les rouges flamboyants, trois *Schotia*, *afra*, *latifolia* et *brachypetala* : ce dernier produit énormément de nectar, qui ne semble toutefois guère intéresser nos abeilles locales. *Aloysia virgata* se signale et par ses longs fleurons blancs, et par un divin parfum de vanille. Blanche encore, la Protéacée *Buckinghamia celcissima*, à la floraison imposante, légèrement parfumée en juillet-août mais actuellement déjà défleurie. Puis deux lianes :

Pyrostegia venusta, la magnifique « liane de feu », volubile, qui s'accroche toute seule sans détériorer son support, et qui, grâce suprême, fleurit tout l'hiver, de décembre à février, aussi bien en Corse que sur la Côte-d'Azur (ailleurs, mieux vaut l'oublier !) ; et *Petrea volubilis*, tout aussi belle dans les violets, la « liane papier de verre » aux feuilles rugueuses.



Quisqualis indica (photo ci-dessus), originaire d'Amérique du Sud. Le premier jour, sa fleur est blanche, puis elle devient rose, et enfin rouge, les trois couleurs coexistant sur la plante.



Dans la partie verger, nous voyons *Pomelo* 'Star Rubis', avec d'énormes fruits. Un combava, *Citrus hystrix*, agrume dont on utilise le zeste râpé pour parfumer différents plats : poissons, sauces, tartes...

Nous goûtons également à un raisin dont nous découvrons les grains ronds et globuleux, et le goût si particulier, qu'on aime ou qu'on déteste : l' 'Isabelle' ('Framboise' sur la Côte d'Azur, 'Uva fragola' en Corse et en Italie).

Un raisin délicieux avec, comme support, *Pittosporum tobira*.

Après un petit apéritif sur la terrasse, accompagné de quartiers de pomelos, nous nous rendons à pied au restaurant pour un déjeuner copieux dont la Corse a le secret.



Nous retournons vers le jardin en quête de graines, celles d'*Archontophoenix cunninghamiana*. Pierre Bianchi prend tous les risques afin d'en récolter un maximum, que nous allons ramener chez nous.



Nous avons beaucoup appris avec Pierre, véritable encyclopédie botanique qui aime partager ses connaissances ; encore une fois, merci.



Inflorescences et infrutescences d'*Archontophoenix cunninghamia*.

Les auteurs

Pierre Brun

74 ans. Issu d'une famille d'horticulteurs établis depuis plus d'un siècle sur la Côte d'Azur, il a passé sa jeunesse sur l'exploitation familiale parmi les fleurs (violette, giroflée, œillet niçois, rose, strelitzia, mimosa, amaryllis) puis a poursuivi ses études à l'École d'horticulture de Versailles. Affecté en 1968 à la Station INRA de Corse, il a mis au point des méthodes de lutte biologique et de lutte intégrée contre les ravageurs des agrumes.

La création et l'entretien d'un premier jardin en Corse, puis d'un second plus récemment sur la Côte d'Azur, sont le résultat de différentes tentatives de mise en place de plantes issues de zones à climat méditerranéen ou subtropical.

Ces différents essais ont eu pour but de mettre en valeur les qualités de chaque plante afin de créer un environnement agréable, apaisant, permettant d'apporter sérénité à ses auteurs.

brun.pierre4@orange.fr



André Martin

Pour devenir jardinier « acclimateur », je n'ai pas eu d'inspiration soudaine – c'est plutôt le résultat d'un long parcours.

Dans mes Cévennes natales, le flanc des montagnes était un paysage de terrasses soutenues par des murets. L'hiver, il fallait remonter les budels (écroulements), et c'est là que j'ai attrapé la « maladie de la pierre ».

Par ailleurs, au fond des vallées se trouvaient les nombreux jardins potagers (c'était la guerre), et chacun rivalisait pour avoir le plus beau. De plus, on essayait déjà d'acclimater des légumes « exotiques » ; je me souviens ainsi des crosnes du Japon. Plus tard, que planter à Saint-Clair ?

Certes, il y avait trois ou quatre *Phoenix* ramenés par des « explorateurs », mais les pépiniéristes locaux ne préconisaient que les cyprès de Leyland.

Ensuite, il y a eu la création de l'association des Fous de Palmiers. Là, on a su que pour trouver des plantes originales il fallait sortir de son trou, et on n'était plus seul : la manie de l'acclimatation allait prendre de l'ampleur.

andremartin35@yahoo.fr

Régine Dumont

Rien depuis ma plus tendre enfance ne me prédestinait à développer une passion pour le jardinage.

Mes parents n'avaient pas de jardin.

Par contre, je me rappelle avec une étonnante précision l'émotion suscitée par la découverte de l'apparition du cotylédon sur un haricot. Ça m'avait semblé magique !

C'est l'institutrice, en « leçon de choses », qui nous avait demandé de mettre un haricot blanc entre deux tampons de ouate humidifiés.

Plus tard, sur le chemin du lycée, au printemps, j'admirais un très grand rosier qui recouvrait toute une grille. Je m'arrêtais pour respirer le parfum des roses et, quelquefois, je chapardais un bouton.

Ces émois ont dû s'imprimer dans mon subconscient et ont, sûrement, été les prémices d'un intérêt tout particulier et toujours grandissant pour le règne végétal.

Depuis que je suis à la retraite, c'est devenu une véritable passion.

Mes recherches pour aménager mon terrain m'ont fait découvrir des familles de plantes inconnues comme les Agavacées, xérophytes, succulentes et cactus.

J'ai été surprise, fascinée par la beauté des formes, des graphismes, des textures et des feuillages.

Au fil des ans, j'ai amassé un grand nombre de pots, cumulant des ébauches de collections (principalement des succulentes), que je viens de rentrer dans la véranda et dans la serre pour les protéger de l'hiver. J'y passe ensuite de bons moments qui me permettent d'en profiter, et d'admirer quelques floraisons.

Le temps passe, mon enthousiasme à apprendre, comprendre, découvrir, reste vif.

Mon souhait ?

Devinez...

Que ça dure le plus longtemps possible !

Patricia Marc'Hic

La première fois, j'avais sept ou huit ans. C'était lors d'une sortie scolaire sur l'île d'Ouessant ; j'avais récupéré un morceau de « griffe de sorcière » ou *Carpobrotus*, en fleur ; je l'ai planté dans le jardin de mes parents, et ça a poussé : j'ai attrapé le virus du jardinage à ce moment-là.

Plus tard, j'ai « élevé » mes enfants dans le jardin Obus-Riquier à Hyères. Puis on s'est installés à Saint-Léger-les-Vignes, à côté de Nantes ; là, j'ai créé mon premier jardin. Durant cette période, j'ai rencontré des passionnés comme moi, Robert Leroy, Anselme Michaud, ainsi que Jean Blondeau.

Puis, de nouveau, un déménagement à Léguevin, à côté de Toulouse, et deuxième jardin ; j'ai fait connaissance avec Chantal et Thierry Railhet, qui m'ont donné la passion des plantes de l'hémisphère sud.

Enfin, retour aux sources à La Forest-Landerneau, troisième jardin, et toujours autant de passion. J'ai adhéré à L'Arche aux plantes (jardin de Stang Alar à Brest) et au Jardin exotique et botanique de Roscoff – et, bien sûr, je suis ravie de faire partie de la SFA.



Cyril Page

J'ai 40 ans. Je suis naturaliste (et non naturiste !) de grand-père et de père en fils. J'ai toujours aimé la nature, en particulier la micro-faune entomologique, et les plantes qui vont avec. J'ai eu la chance d'avoir vécu en Nouvelle-Calédonie et au Cameroun, deux pays somptueux en termes de paysages, de faune et de flore. Mon rêve serait de créer un



véritable écosystème avec plantes et insectes choisis (papillons), mais pour cela il faut gagner à l'euromillion et acheter une île... Et j'y travaille !

*



PlantAExotica
Revue trimestrielle éditée par la
« Société française d'acclimatation »
Association loi 1901 fondée en 2013
BP 16 - 17880 Les Portes-en-Ré
www.societe-francaise-acclimatation.fr

Service des abonnements : BP 16 - 17880 Les Portes-en-Ré

Directrice de publication : Claire Simonin

Rédacteur en chef : Pierre Bianchi / Correctrice : Claire Simonin

Impression : Grand Large Imprimerie - 44115 Haute-Goulaine / Dépôt légal : à parution

N° ISSN : 2264-6809 / N° ISSN (imprimé) 2276-3783 / N° de CPPAP : 0417 G 92686

Adhésion SFA : 15 € par an / Adhésion SFA + abonnement : 37 € / Abonnement seul : 30 €

Prix de vente au numéro : 8 €.

Lien pour le bulletin d'adhésion : www.societe-francaise-acclimatation.fr/adhesion.html

BULLETIN D'ADHESION 2016

Société française d'acclimatation

Je soussigné(e) : Nom : _____ Prénom : _____

Dénomination sociale (personne morale) : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

Profession : _____ Tél. fixe et/ou mobile : _____

Courriel : _____

Les informations recueillies sont nécessaires pour votre adhésion et la bonne gestion de l'Association et ses membres. Elles sont destinées uniquement aux membres et seront publiées dans l'annuaire des membres sur le site Internet de l'Association (partie réservée aux seuls membres). Elles font l'objet d'un traitement informatique, non soumis à déclaration au titre de la dispense n° 8 issue de la délibération CNIL n° 2006 -130 du 9 mai 2006 (JO n° 128 du 3 juin 2006). En application de la loi du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification ou d'opposition aux informations qui vous concernent. Pour exercer ce droit et obtenir communication des informations vous concernant, veuillez-vous adresser au secrétaire de l'Association.

Souhaite adhérer à l'association dénommée « *Société française d'acclimatation* » pour l'année 2016, en qualité de (rayer la mention inutile) : – membre actif : 15 € – membre bienfaiteur : 90 €

Si vous le souhaitez, parlez-nous ici de votre rapport à l'acclimatation, comment y êtes-vous venu ? A quel type de plantes vous intéressez-vous ? Et de vos attentes par rapport à la Société.

Acceptez-vous que vos coordonnées figurent dans l'annuaire des membres qui apparaîtra dans la partie réservée aux seuls membres sur le site de la Société ? Oui - non

Souhaitez-vous être inscrit gratuitement au forum internet de la Société française d'acclimatation ? Oui - Non

Souhaitez-vous recevoir une facture acquittée ? Oui - Non
(Joindre une enveloppe timbrée à votre adresse. Merci)

Veuillez remplir et renvoyer ce bulletin accompagné de votre règlement, à l'ordre du trésorier de SFA, à :
Société française d'acclimatation - BP 16 - 17880 Les Portes-en-Ré.

Adhésion association : 15 € Dons : _____ € Montant total : _____ €.

Adhésion association y compris abonnement *PlantExoticA* version papier : 37 €

Abonnement 1 an *PlantExoticA* version papier : 30 €

(Gratuit en ligne : www.societe-francaise-acclimatation.fr/publication.html)

Fait à : _____, le ___ / ___ / ____.

Signature (obligatoire) :



Dans nos prochains numéros, la suite des visites de notre AG ; témoignant d'un climat très privilégié, de très beaux exemplaires de *Citrus australasica* dans les collections du Conservatoire des ressources biologiques ou génétiques des agrumes (CRB - Citrus) de l'INRA à San Giuliano en Corse...



... les jardins d'Antoine Mattei et de Jacques Deleuze en Corse du Sud. La photo ci-dessus, fruits d'*Eucalyptus macrocarpa*, est un avant-goût du magnifique jardin classé « jardin remarquable » de Jacques, à Santa Lucia di Portivechju : U Giardinu di l'Isuli.